

Bulletin d'histoire politique

Steven High, *Oral History at the Crossroads. Sharing Life Stories of Survival and Displacement*, Vancouver, UBC Press, 2014

Jean-Philippe Warren



Volume 24, Number 2, Winter 2016

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/1035075ar>

DOI: <https://doi.org/10.7202/1035075ar>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Association québécoise d'histoire politique
VLB éditeur

ISSN

1201-0421 (print)

1929-7653 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this review

Warren, J.-P. (2016). Review of [Steven High, *Oral History at the Crossroads. Sharing Life Stories of Survival and Displacement*, Vancouver, UBC Press, 2014]. *Bulletin d'histoire politique*, 24(2), 230–235. <https://doi.org/10.7202/1035075ar>

Tous droits réservés © Association québécoise d'histoire politique et VLB Éditeur, 2016

This document is protected by copyright law. Use of the services of Érudit (including reproduction) is subject to its terms and conditions, which can be viewed online.

<https://apropos.erudit.org/en/users/policy-on-use/>

érudit

This article is disseminated and preserved by Érudit.

Érudit is a non-profit inter-university consortium of the Université de Montréal, Université Laval, and the Université du Québec à Montréal. Its mission is to promote and disseminate research.

<https://www.erudit.org/en/>

Steven High, *Oral History at the Crossroads. Sharing Life Stories of Survival and Displacement*, Vancouver, UBC Press, 2014

JEAN-PHILIPPE WARREN
Université Concordia

Faire justice au présent ouvrage en quelques paragraphes est impossible. Il y a là une mine foisonnante d'idées, d'hypothèses et de pistes pour qui-conque est intéressé par les enjeux de mémoire, de réconciliation, de recherche collaborative et d'engagement public. Le titre n'aura pas pu être mieux choisi. Steven High (avec qui – je dois le souligner pour rendre transparents de possibles conflits d'intérêts – j'ai déjà eu l'honneur de signer un article¹) remet en question une quantité importante de prémisses de la discipline et en profite pour établir des standards de réalisations élevés pour les chercheurs subventionnés. Que l'entreprise soit faite à partir d'une démarche basée sur l'histoire orale rend les résultats encore plus passionnants, puisque cela nous offre l'occasion de remettre à l'honneur une histoire orale qui, après avoir connu une brève période de popularité dans les des années 1970, a été passablement négligée depuis.

Plutôt que de résumer un livre aussi touffu qui s'est mérité le prix Clio Québec 2015, je me contenterai de résumer ce qui fait la richesse de la contribution de High en quatre points : à savoir la multiplicité des collaborations à l'intérieur et à l'extérieur des murs de l'université, la réhabilitation d'une histoire orale non-exclusivement archivistique, la redéfinition des frontières épistémologiques et disciplinaires en histoire et l'ouverture à une histoire politique originale. Issu du projet Montreal Life Stories (qui vise à répertorier les récits de vie des Montréalais déplacés par les guerres, les génocides et autres violations des droits humains), *Oral History at the Crossroads* reprend patiemment les témoignages et réflexions des inter-

viewés et des intervieweurs en se demandant non seulement ce que veut dire être un rescapé de l'horreur quand on vit désormais dans le confort relatif de l'Amérique, mais également comment transmettre à un plus large public, sans les déformer, les expériences des gens victimes de crimes contre l'humanité.

Multiplicité des collaborations à l'intérieur et à l'extérieur des murs de l'université

Quantité ne fait pas qualité, c'est bien connu, et l'on n'apprécie pas un livre en proportion du nombre de pages imprimées. Force est cependant d'admettre que l'énumération des projets auxquels High et son équipe ont été liés pendant sept ans et dont il fait état dans *Oral History at the Crossroads* est assez confondante. Mettant en exergue du livre une citation de Michael Frisch qui propose de faire des recherches en histoire autre chose que des objets de collection, High nous donne à voir toute l'étendue des initiatives à la portée de ceux qui croient en l'importance de bâtir des liens avec le grand public. Qu'on en juge : des activités pédagogiques dans les écoles primaires ; des émissions radiophoniques dans le cadre du projet Radio Works ; des portraits audio-numériques dans près de 400 wagons de métro ; des colloques internationaux ; la collaboration de plus de 300 chercheurs, étudiants, artistes, stagiaires et membres des communautés rwandaise, haïtienne, cambodgienne et juive ; 472 personnes interviewées (202 en français, 187 en anglais, 49 en khmer, 19 en kinyarwanda, 14 en espagnol et 1 en arabe) ; des blogues où les réflexions et critiques des chercheurs ont été enregistrées ; des expositions-photos ; des rencontres intergénérationnelles ; des dossiers spéciaux de revues scientifiques ; un tour d'autobus (qui invitait les passagers à écouter et voir ce qui se passait autant sinon plus à l'intérieur qu'à l'extérieur) ; des DVD ; des tours audio dans les quartiers de Montréal ; des performances théâtrales ; des conférences de presse ; des expositions muséales ; etc.

La liste donne le tournis, voire le vertige. Pour nous qui nous contentons d'ordinaire de produire un livre et quelques articles à la fin d'un projet de recherche subventionné, un tel inventaire a de quoi faire rêver.

High confie qu'après avoir assisté à un événement organisé par le groupe cambodgien, où les plats asiatiques et les danses traditionnelles alternaient avec les communications savantes, il eut, pour une rare fois avec autant d'acuité, l'impression que son action universitaire servait vraiment à quelque chose au-delà de la course aux publications et aux promotions. « As I walked home with my family, I realized how rare it is to carry this kind of burden of responsibility in the academy. » (p. 27) Il a raison. Ce qu'il a réussi à faire est un privilège rarement donné aux rats de bibliothèque que nous sommes la plupart du temps. Les exemples qui

forment chacune des sections d'*Oral History at the Crossroads* doivent servir d'inspiration pour une recherche en histoire qui vise à incarner son message au-delà du cercle restreint des pairs.

Réhabilitation d'une histoire orale non exclusivement archivistique

Les réalisations coordonnées, supervisées ou simplement encouragées par High et son équipe ont constamment visé une forme interactive, participative et intersubjective. Ce qui définit en propre la démarche de High, c'est le partage. Cela est particulièrement évident dans sa manière de concevoir l'entrevue à la base de l'histoire orale. Partant de la notion de «Shared authority», un terme emprunté à Michael Frisch, High a voulu aller plus loin et atteindre ce qu'il appelle une «sharing authority». Il ne s'agit plus pour lui de faire une recherche «sur», mais une recherche «avec» les «sujets» transformés en interlocuteurs de plein droit. Plutôt que de projet de partenariat, donc, il est préférable de parler ici de projet intégré, les distinctions entre centre et périphérie tendant à s'évanouir. Le groupe cambodgien, par exemple, était composé de 19 membres, parmi lesquels seulement quatre n'étaient pas d'origine cambodgienne. Les interviewés d'hier devenaient dans certains cas les interviewés d'aujourd'hui. Toutes les entrevues étaient partagées avec l'ensemble du groupe à travers la base de données Stories Matter. Au fur et à mesure où les lignes de divisions entre les chercheurs et les objets de recherche ont commencé à disparaître, remarque High, les mots «nous» et «notre» ont commencé à apparaître, comme s'il n'y avait plus qu'une seule communauté pensante et agissante au-delà des diplômes et fonctions de chacun.

Pourtant, d'un autre côté, High insiste à juste titre sur la singularité de chacun des témoignages. Par le passé, l'histoire orale a prétendu à un degré supplémentaire d'authenticité parce que le témoignage de l'interviewé serait sans médiation, et donc fondamentalement authentique. «J'étais là», «je l'ai vu», clame la personne devant la caméra ou le magnétophone. Cela explique que les historiens ont longtemps privilégié la multiplication des entrevues, la répétition et l'uniformité des expériences ajoutant une couche de certitude au récit raconté. On estime ainsi que plus de 100 000 témoignages des survivants de l'holocauste ont été accumulés. Or, pour High, ce qui rend l'histoire orale intéressante, ce n'est pas qu'elle est plus objective, mais au contraire qu'elle est un acte subjectif par excellence. Par conséquent, on ne doit pas y chercher des faits, mais plutôt un récit.

Autre point important. High répète à plusieurs reprises que les interviews ne doivent pas être déformées par un lexique imposé d'avance. Il a compris que l'intérêt de sa démarche repose sur une écoute attentive des mots que les gens utilisent pour parler des autres et d'eux-mêmes. Cependant, par-delà les mots, il insiste sur le «gestural repertoire» et le «bodily

knowledge», c'est-à-dire le langage corporel ou le non-verbal, qui nous informent aussi sur ce qui est dit. La façon dont l'histoire est racontée, les raisons mêmes de la raconter, tout cela devient aussi important que les mots de l'histoire elle-même -- une approche qui change de la perspective plus textuelle de la tradition française. Le contexte acquiert également une dimension primordiale dans l'analyse. Au lieu de camoufler la présence de l'intervieweur, High propose de la prendre comme point de départ, de se mettre en jeu comme historien, de prendre place. Pour justifier ce choix, on n'a qu'à penser au poids que possède une entrevue retranscrite et lue par la chercheuse par rapport à une entrevue réalisée par la chercheuse elle-même. La première est d'ordinaire aride et fournit seulement des données brutes ; tandis que la deuxième est lourde de sens et peut longtemps hanter la chercheuse, tout en lui fournissant des clefs d'interprétation subtiles et implicites.

Redéfinition des frontières épistémologiques et disciplinaires en histoire

L'histoire doit viser l'objectivité, c'est entendu. Toutefois, l'histoire orale invite à une clarification de ce postulat faussement évident. Quand on adopte une approche basée sur le concept de « *authority sharing* », le regard est braqué également sur l'intervieweur et l'interviewé et on en arrive à se demander si, au fond, la question la plus importante qui reste en suspens n'est pas de savoir comment raconter comme historien ce qui est raconté par les autres, mais de comprendre pourquoi il nous importe d'écouter et de transmettre. High a écrit là-dessus quelques-unes des pages les plus sensibles de son livre.

Le dernier chapitre de l'ouvrage, intitulé « *Blurred Boundaries* », aborde la question des frontières entre l'histoire, les nouveaux médias et les arts. C'est la conclusion logique d'une entreprise qui a conduit l'historien à prendre ses distances par rapport à sa discipline au point où il finit, quelque part, par être le spectateur d'un récit qui lui échappe. L'histoire rencontre la mémoire, l'historien rencontre le témoin, les faits d'hier rencontrent les défis d'aujourd'hui, et le cours de l'histoire subit les détours que lui imposent les anfractuosités du terrain humain, ce qui n'est peut-être jamais aussi vrai que dans le cas des survivants de massacres et persécutions. High hésite à soulever la question névralgique de la « vérité » de ce qui est dit par les interviewés et je saisis, en filigrane de son livre, que la raison de cette hésitation tient dans la fameuse assertion de Robert K. Merton : « ce qui est tenu pour vrai est vrai dans ses conséquences ». Nier la représentation, ce serait, dans le cas des rescapés de l'horreur, nier la douleur. Ce principe conduit régulièrement les praticiens des sciences humaines, trop pressés de secourir « la veuve et l'orphelin », à des

conclusions peu crédibles d'un point de vue scientifique. Ici, le reproche est non-fondé, dans la mesure où High ne cherche pas à valider la mémoire par l'histoire ou, à l'inverse, à inspirer l'histoire par un supplément de mémoire, mais à les faire dialoguer pour connaître comment chaque personne construit son passé.

Il est évident que lorsque l'histoire orale rencontre les nouveaux médias ou les arts, elle a besoin de remettre en question certains de ses pré-supposés. High raconte ainsi comment, avec les gens du monde du théâtre, l'interviewé est peu à peu devenu un personnage. Mais ne l'avait-il pas quelque part toujours été? Les mises en performance sur la scène des témoignages sont poignantes pour ceux et celles qui les écoutent parce qu'elles sont « vraies ». La vérité du théâtre et la fiction de l'histoire ont-elles un même point de jonction? Comment se complètent-elles? Comment se trahissent-elles mutuellement? High ne répond pas directement à ces questions. Il souligne seulement que la porte est ouverte, par l'histoire orale, à qui veut connaître différemment.

Une autre histoire politique

L'histoire politique du Québec a, pour des raisons évidentes et incontestables, été centrée sur le groupe francophone. Elle a en général articulé (voir les travaux de Jocelyn Létourneau) un discours qui mettait en scène une population conquise, population qui cherchait, à travers des luttes renaissantes, à faire valoir ses droits nationaux dans l'Empire britannique, puis la fédération canadienne. Cette histoire a été contée et bien contée, même s'il reste encore de nombreuses parts d'ombre (j'ai moi-même contribué à cette littérature). Il est dommage cependant que l'insistance sur le « grand récit national » n'ait pas su faire assez justice aux autres dimensions de la vie politique québécoise – que ce soit, comme on l'a maintes fois reproché, les mobilisations des groupes féministes ou encore les revendications issues des autres communautés nationales, racialisées ou ethnicisées (autochtones, portugaises, noires, etc.).

Oral History at the Crossroads nous rappelle que les voix de tous les groupes doivent idéalement être entendues et rassemblées, comme une vaste chorale, dans l'histoire politique québécoise, et que les tribulations et combats des réfugiés et immigrants, qui sont maintenant établis ici et ne peuvent plus être aussi facilement niés ou obliérés comme sujets (au double sens du mot) étrangers, doivent être reçus avec toute leur charge émotive et politique. Que ce soit à travers la contextualisation de la violence, la volonté de rendre justice ou les tentatives d'apaisement, la fin de l'histoire orale, souligne High au terme de ses entretiens avec notamment des victimes de génocide, « is always political » (p. 190). Il a tout à fait raison. Pourtant, on sait qu'il y a eu par le passé, dans l'écriture de l'histoire,

des luttes plus essentiellement politiques que d'autres, et il est donc temps de prendre acte des travaux de High et de son équipe, comme de ceux qui gravitent dans leur orbite, afin de ne plus faire comme si les revendications du groupe canadien-français, aussi névralgiques et centrales soient-elles, pouvaient subsumer toutes les autres.

Chassés de leur pays pour des raisons politiques, religieuses ou raciales, les réfugiés ont trouvé ici un lieu où penser/panser leurs blessures. «The story of survival, conclut High, is very much a Montreal story.» (p. 203) Dans l'après-guerre, par exemple, Montréal a accueilli la troisième plus importante communauté de rescapés juifs au monde. Autre exemple, en arrivant à Montréal, une femme d'Haïti s'est sentie comme si elle atterrissait dans la «cour-arrière d'Haïti», tellement un grand nombre de ses compatriotes l'avaient précédée. Il fallait rappeler ce chapitre fascinant de l'histoire de la métropole et du Québec. «These men and women are exceptional people», nous rappelle Steven High dans un livre à mon avis tout aussi exceptionnel que ses interlocuteurs.

NOTES ET RÉFÉRENCES

1. Jean-Philippe Warren et Steven High, «Memory of a Bygone Era: Oral History in Quebec (1979-1986)», *Canadian Historical Review*, vol. 95, n° 3, septembre 2014, p. 433-456.